

un instant si la liberté n'était pas *une* des conditions, seulement, de l'harmonie générale. Il était près de croire qu'elle était le remède unique et absolu à tous les maux de la discorde.

Et c'est pour cela, pour ne pas avoir soupçonné que, dans l'ordre économique même, un autre rêve pût s'ajouter au sien, qu'il a été surtout et avant tout un homme de son temps, et qu'il incarne si bien le souvenir attendri et respectueux que nous avons d'une génération qui n'a presque plus de représentants et qui n'aura pas de successeurs.

Ce qui faisait la base de cette confiance en la liberté, c'était la croyance inconsciente que la nature — la nature des choses, la nature de l'homme lui-même — était organisée de façon à faire le bonheur de la race humaine, de l'individu et de la collectivité, pourvu qu'on ne lui dressât aucune barrière. Comme si toutes les lois et les fatalités de l'univers étaient faites pour aboutir au bonheur de cette prétentieuse humanité qui appelle « bien » ce qui, dans le vaste ensemble des choses, s'adapte à son désir de vivre, et « mal » ce qui la détruit !

Tandis que chaque heure nouvelle nous crie, plus impérieusement, que si nous voulons l'atteindre, ce bonheur, il faut y travailler à coups de poings, à coups de cerveau, à coups d'amour, — pour détourner de leur cours, à notre profit, des forces qui s'en allaient, aveugles, vers des buts inconnus, nous écrasant en passant.

On pourrait presque dire que la conception plastique des lois de l'harmonie humaine a changé depuis cette génération.

Elle croyait que les roseaux humains seraient forts, et heureux si chacun d'eux avait assez d'espace libre autour de lui pour se mouvoir et si on parvenait à enrichir le sol commun où tous pouvaient plonger leurs racines.

Elle avait cru que seule au milieu des autres races qui se soutiennent ou se détruisent selon leur degré de réciprocité ou d'antagonisme, la race humaine se soutiendrait par un parallélisme — encore mal défini, du reste ; elle avait cru qu'en leur donnant libre jeu, les intérêts des hommes s'aligneraient côte à côte, sans se heurter.

Tandis que nous, qui pâtissons lourdement de l'arbitraire et inextricable feutrage que forment les diverses faiblesses de tous ces roseaux, nous pensons non plus seulement à les laisser libres, seuls et sujets aux pires compromissions, mais à les fortifier en les entrelaçant de la façon la plus souple que nous pouvons réaliser.

Nos pères n'étaient pas assez conscients du profond instinct de la race qui git au fond de l'humanité, du besoin de cohésion qu'éprouve ce grand tout, — qui veut trop aveuglement vivre de réciprocités, pour que ce désir ne fasse pas, par la force même des choses, surgir des antagonismes, quand les réciprocités ne s'organisent pas du premier coup.

Ce qui sépare notre génération de la précédente c'est que l'harmonie générale ne nous paraît pas être la juxtaposition de tous les intérêts ajoutés bout à bout, de toutes les individualités isolées s'arc-boutant les unes contre les autres pour faire face par cette compression douloureuse à d'autres compétitions menaçantes :

Pour nous, l'harmonie repose sur une fusion, à la fois plus intime et plus facilement modifiable, des êtres qui composent l'unité de notre race.

Le mot de solidarité a pour nous un sens plus complet et plus profond qu'il ne l'avait pour nos devanciers. Notre désir n'est plus : « Liberté des directions parallèles ou harmoniques », il se

nomme : « Effort de mutualités. » Dans les espèces qui paraissent bien éloignées de la nôtre, règne encore aujourd'hui cette fière et joyeuse anarchie qui est le « laisser faire » et l'individualisme de notre ancien idéal. Mais combien de fois leur instinct leur a-t-il déjà suggéré de sévères disciplines d'union, nécessaires à leur conservation ou seulement à leur beauté ?

De notre premier rêve de parallélisme harmonique nous nous éveillons en frissonnant. L'amour fraternel ne nous suffit plus. C'est l'amour des amants qu'il nous faut pour symboliser et réaliser la forte et nécessaire union de notre race dans toutes les luttes qu'elle doit livrer.

Nous ne pouvons plus parler d'un cœur serein et d'une voix calme de la *liberté*, seulement de l'échange. Au milieu de tant d'organismes hostiles, — et quand nous voyons dans l'homme lui-même une force d'inertie, un sommeil qui pendant des heures, des mois, des siècles, interrompt ses veilles les plus héroïques, — c'est la passion, la volonté désespérée qui nous pousse en avant et nous fait créer l'immédiate *nécessité* de l'échange. Au fond de nous gronde l'instinct de la race, menacée et affamée de vie, — de la race terrorisée par le danger d'une désagrégation, de la race qui révèle enfin, et presque à tous ses fils à la fois, son secret de rigoureuse réciprocité que nous sentions sans pouvoir l'articuler.

Roland de Lassus, sa vie et ses œuvres, par JULES DECLÈRE, illustrations de LOUIS GREUZE. Publication spéciale de la « Société des arts, sciences et lettres du Hainaut », Mons, 1894, Léopold Lorez, imprimeur. Un volume grand in-8° de 250 pages. Prix : 6 francs.

Rien ne m'a plus intéressé, dans ce beau volume, que la correspondance de Roland de Lassus. Né à Mons, il avait étudié la musique en Italie et était devenu maître de chapelle du duc de Bavière. Il avait appris tant bien que mal le latin, l'italien, l'allemand et à moitié oublié le français. Aussi écrivait-il une langue hybride, mélangeant au hasard italien, français, allemand, latin, brochant le tout de lazzi d'un esprit douteux. Voici un fragment d'une lettre adressée à son maître le duc régnant de Bavière : « ... Con ogni humilta basamo le manj di Vra Ex^{ta}, insieme con le petit Guillaume, qui est part de mon âme, sans oublier madame la princesse Renée, compagne épouse singulière en toute vertu ; qui ne le croit baise mon cu. Adieu, Mons^r non nes bossu... » Le reste est dans le même ton et le même goût.

L'ouvrage de M. Declère, fort important pour l'histoire de l'art belge, est orné de superbes gravures au burin, de lettrines, de culs-de-lampe. Il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques artistiques.

L'HOTEL DE RAVENSTEIN

Heureuse idée qu'a eue la famille de Neufforge de remettre en lumière les façades pittoresques et les salles grandes et petites de l'antique demeure des seigneurs de Clèves et de Ravenstein ; ce que d'éminents architectes français ont fait pour le logis des Herbert à Poitiers, l'hôtel de Pincé à Angers, l'hôtel d'Alluye à Blois, l'hôtel Bourghéroulde à Rouen, et tant d'autres, M. Paul Saintenoy (le savant professeur d'histoire de l'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles) a été appelé à le réaliser ici avec un tact et un goût parfaits.

La cour, avec son grand escalier dévalant, ses arcatures décoratives et sa façade du fond aux lucarnes à gradins, jette une note joyeuse et offre, par ses briques rosées de Boom et sa fine pierre

de Gobertange, un contraste souriant au milieu de ces hautes murailles qu'ont noircies plusieurs siècles. Cette restitution, conçue dans l'esprit, le sens du pittoresque de l'architecture flamande du milieu du XVI^e siècle, est absolument réussie et évoque le souvenir de cet autre monument si religieusement restauré par les Blomme, et que peu d'artistes connaissent : le palais de Marguerite d'Autriche à Malines.

L'intérieur du logis, au plan rendu si amusant par ses différences de niveau, est d'un grand charme et nous fait revivre l'existence des seigneurs d'autrefois. A côté de chambres et de salons intimes, se trouvent le grand salon avec la fameuse bretèche dominant la rue d'Isabelle (un miracle d'équilibre constructif), puis au-dessous l'immense salle de réunion d'une simplicité et d'un aspect saisissants, et où jadis, dans le *bow-window* encorbelle, se célébrait l'office dominical. L'autel a fait place maintenant à une tribune avec lutrin, d'une jolie conception d'ensemble, mais dont le détail aurait gagné à être assagi et affiné. La haute cheminée, ornée du blason, accosté de figures et enrubanné de la devise « *A Jamais* » des Ravenstein, a de la ligne, et il faut louer M. Henri Baes qui a développé sur les murs une décoration sobre, de tonalité discrète et raffinée, ne rappelant en rien les bariolages désastreux de la perfide école Saint-Luc. Dans la salle joignante, une très moderne et luxueuse buvette, l'artiste Crespin a décoré la hotte d'un écusson rougeoyant de crâne allure.

Il reste à souhaiter qu'au dehors l'architecte puisse restituer aux fenêtres leurs meneaux, aux pignons leurs rampants, aux lucarnes leurs fleurons, aux toits leurs épis; puis que l'on enveloppe ces murailles vénérables d'un manteau de verdure où le lierre, l'*Ampelopsis Vetchi* et les roses feront, comme aux collèges d'Oxford, aux cathédrales du Kent, aux manoirs d'Ecosse, le plus admirable vêtement que nous connaissons.

Vienne ensuite la rue courbe de Maquet, et, au cœur même de Bruxelles, les étrangers pourront admirer un très intéressant vestige de notre art national, miraculeusement sauvé du pic des démolisseurs.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment de quatre auditions musicales du Quatuor Ysaye, il y aura au Salon de la *Libre Esthétique*, du 15 février au 15 mars, quatre matinées littéraires consacrées au mouvement artistique contemporain.

Les conférenciers seront MM. Henri de Rognier, H. Carton de Wiart, Henri Van de Velde et Edmond Picard.

Sauf modification imprévue, les jeudis seront consacrés aux concerts, les mardis aux conférences.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 22 janvier, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Orographie et climatologie de l'Amérique du Sud*. — A 3 heures. Application des Arts. M. LAMBOTTE : *Renaissance française*. Céramique (Palissy), faïences d'Oiron, etc.; les émaux de Limoges; l'orfèvrerie.

24 janvier, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Le règne de Louis-Philippe*. — A 3 heures. Littérature anglaise. M^{me} CHAPLIN : *Lowell*.

25 janvier, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Albert Dürer*. — A 3 heures. Littérature française. M^{lle} J. TORDEUS : *Alex. Dumas*.

Un cercle d'art vient d'être fondé à Ostende. Président : Antoine Dujardin, architecte; vice-président : James Ensor, artiste peintre. Une exposition sera organisée à Ostende dans le courant de l'été. Le nom de James Ensor est garant des tendances neuves et vivaces

de cette exposition qui, ouverte en pleine saison dans notre grande ville balnéaire, ne pourra qu'être utile aux jeunes appelés à envoyer de leurs œuvres.

Le G. L. de la *Gazette* imprime ceci : « Fichet, en progrès et dont j'ai noté quelques essais suffisants de nature, expose une Kermesse qui produit l'impression d'une charge de Pille en craquelés japonais et chinois. »

Pauvre M. Fichet, lui qui, dans ses œuvres, ne songe qu'à Millet, se voir ainsi mis en petits « morceaux » japonais et chinois.

Nous avons contrôlé. Le G. L. de la *Gazette* a pris tout simplement Degroux pour Fichet. On n'est pas plus aveugle. Avant de juger, il faudrait au moins qu'on ne confonde pas les peintres et surtout deux peintres qui se ressemblent si peu.

Il paraîtrait également qu'à *Pour l'Art* le critique artistique (!) de *l'Etoile* s'est livré à ses méprises habituelles.

La *Société nationale pour la protection des sites et des monuments en Belgique* vient d'adresser à ses membres la circulaire ci-après :

Nous aurons l'honneur de vous faire présenter par la poste, sous peu de jours, le reçu de votre cotisation pour l'année 1893, et nous vous prions d'y réserver bon accueil.

Nous vous serions aussi très reconnaissants de bien vouloir user autour de vous de toute votre influence pour augmenter le nombre de nos adhérents.

Jusqu'ici ce nombre est resté bien minime et cependant notre action ne peut utilement s'exercer si nous ne disposons pas de quelques ressources.

Les dommages qu'il s'agit d'empêcher sont si regrettables et la nécessité de s'y opposer si urgente que nous osons espérer rencontrer parmi les amateurs éclairés des beautés de notre pays un écho qui nous permettra de réaliser nos patriotiques et artistiques desirs.

LE COMITÉ :

<i>Vice-Présidents,</i>	<i>Le Président,</i>	<i>Secrétaires,</i>
EUPHR. BEERNAERT,	JULES CARLIER,	F. DELGOUFFRE,
EMILE JANLET.		PAUL SAINTENOY.

Membres : G. COOSEMANS, — A. DANSE, — AMÉDÉE LYEN, — LÉON DOMMARTIN, — GOD. VAN DEN KERCHOVE.

A maintes reprises, dit *la Justice*, la presse a, sans aucun succès d'ailleurs, protesté contre l'organisation grotesque de la BIBLIOTHÈQUE ROYALE, spécialement au point de vue du temps pendant lequel elle est ouverte. En effet, le public y est admis de 10 heures du matin à 3 heures de relevée, c'est-à-dire précisément pendant les heures où personne ne peut s'y rendre.

C'est spécialement au point de vue des étudiants que nous croyons devoir à nouveau insister. Ces jeunes gens ont des cours le matin et l'après-midi et ne peuvent guère disposer de leur temps qu'à partir de 4 heures du soir.

Nous ne sommes pas, nous paraît-il, trop exigeants en demandant qu'une bibliothèque publique soit faite réellement pour le public et non pour la facilité des conservateurs et autres employés qui y sont attachés. Les lecteurs devraient avoir accès à tous les services de 8 heures du matin à 11 heures du soir. Si l'on trouve, et nous sommes de cette opinion, que l'on ne peut exiger des employés un travail de 15 heures par jour, qu'on double le personnel. Ce sera de l'argent bien employé.

Le cours de littérature contemporaine que M. le professeur Emile Sigogne devait ouvrir le 18 janvier est remis après Pâques.

C'est jeudi prochain, à 8 heures du soir, qu'aura lieu à la Grande Harmonie le deuxième concert Schott, avec le concours de M. Pablo de Sarasate, violoniste, et M^{me} Bertha Marx, pianiste.

A l'occasion du 70^{me} anniversaire de la naissance de Jozef Israëls, le *Cercle artistique* de La Haye lui offrira, le 27 courant, un album commémoratif contenant les signatures de la plupart des maîtres hollandais et étrangers.